

Rires et souvenirs

Maurice Boisgontier

Editions
BIÈRE 1949

Illustrations & 1^{er} de couverture

Maurice BOISGONTIER

Rires et Souvenirs



ÉDITIONS BIÈRE



LEURS PREMIERES CHAUSSURES !

*Pour jouer au football, ils ont eu des chaussures !
La marque des champions, quelle riche parure !
Ils font, en s'amusant, dans le tendre gazon,
Des trous, de jolis trous avec tous leurs crampons !
Vingt fois dans un instant, ils regardent à terre.
Des souliers de football — les premiers — quelle affaire !
Ils discutent entre eux de forme et de couleur !
Chacun ne doute pas qu'il porte les meilleurs.
Çaoussés comme les « grands » qui sont champions de France
Ils veulent, en courant, paraître pleins d'aisance...
Ils suivent, sans arrêt, le sauvage ballon
Qu'ils frappent de la pointe et souvent des crampons !
Attendre sagement le profit d'une passe ?
Alors, point n'est besoin d'étrener des « godasses » !
Et toujours on les voit, à l'arrière, à l'avant,
Courant sur le ballon... pour bien « taper » dedans.
Quand le souffle leur manque, ils s'efforcent encore.
Ils se sentent grandis. La fatigue ? Ils l'ignorent !
En les voyant jouer, je vois qu'ils sont heureux ;
Les soucis, les ennuis ne sont pas faits pour eux.*



LE GOAL

*C'est un garçon très chic, dans son beau pull tout blanc,
 Et comme un gentleman il a toujours ses gants !
 Je ne peux oublier sa casquette très mode
 Qui pour ombrer ses yeux est vraiment très commode.
 Il est là, athlétique, au milieu de ses « bois » ;
 C'est un simple gardien, mais on dirait un roi !
 Il surveille attentif ses nombreux adversaires ;
 Sa jeunesse parfois prend un masque sévère.
 Il saute, il se détend pour saisir le ballon ;
 Comme un félin rageur souvent il fait un bond !
 Quand les « autres » sont là et sa défense à terre,
 Qu'il est seul pour agir et défendre son aire,
 Alors, dans un élan, au mépris du danger,
 Il évite le but qui paraissait « tout fait » ;
 Pour ses plongeurs hardis, sur l'herbe ou dans la boue,
 La foule l'applaudit et les journaux le louent.
 Pour avoir le renom d'un fameux goal-keeper,
 Il faut, face au danger, ne jamais avoir peur,
 Etre un peu comme un fauve aux aguets dans la brousse,
 Toujours prêt à bondir quand son instinct le pousse.
 Lorsqu'il est surmené, que ses muscles sont las,
 Le goal se dit encor : « Ils ne me vaincront pas ! »
 Alors, plus que jamais, pour le centre et les ailes,
 Il sera jusqu'au bout la grande sentinelle !*

Février 1946.



LES CROSSMEN

*Sous un ciel nuageux, ils se sont rassemblés;
Certains semblent joyeux, d'autres sont inquiets !
La tenue est chez tous un reflet de la crise.
Sur nombre de maillots, on voit quelques reprises !...
Le départ est donné; alors comme un troupeau
Tous ces jeunes sportifs courent vers les drapeaux
Qui marquent le parcours à travers la campagne
Que l'hiver a fait nue autant qu'une montagne.
La lutte a levé l'ancre, et les souffles bruyants
Prouvent bien que chacun songe à faire un bon temps.
Sur le chemin où dort un reste de feuillage
La colonne s'étire, et sur tous les visages
Se lit la volonté, se durcissent les traits;
Le désir est commun et pas un n'est distrait.
Peu à peu, les crossmen grignotent la distance
Et l'on voit les premiers augmenter leur avance.
Les pieds plus fortement martèlent le gazon,
Car le but, maintenant, est un proche horizon.
Massés près de l'endroit où se fait l'arrivée,
Les jeunes supporters — une meute exaltée —
Sautent dans tous les sens, un peu comme des fous.
Et gonflent, en hurlant, les veines de leur cou !*



LE RUGBY

*Sur le vaste terrain qu'embellit le gazon,
Pour un match important en début de saison,
Les rugbymen sont là, et leur forte carrure
A leur jeunesse fait une belle parure.
Dès le coup de sifflet, tout bouillonnant d'entrain,
Chacun, par ses efforts, veut se faire un chemin
Pour marquer un essai sur la ligne lointaine.
Les rapides avants, qu'un grand espoir emmène,
Evitent l'adversaire et bloquent le ballon
Qui vole parmi tous comme un lourd papillon.
C'est la lutte serrée, et plus d'un voit à terre
Expirer un élan d'un très beau caractère.
Toujours on se poursuit, on plaque durement
Et face aux défenseurs quelquefois les avants,
En lançant une attaque adroite et courageuse,
Arrivent à l'essai et l'équipe est joyeuse.
On saute, on gesticule, on se serre la main,
Et les quinze « costauds » redeviennent gamins.
Mais vite tout renaît et pourtant la fatigue
S'élève peu à peu comme monte une digue...
La flamme, par degré, pâlit chez les joueurs;
Les membres se font lourds; la course a moins d'ardeur.*

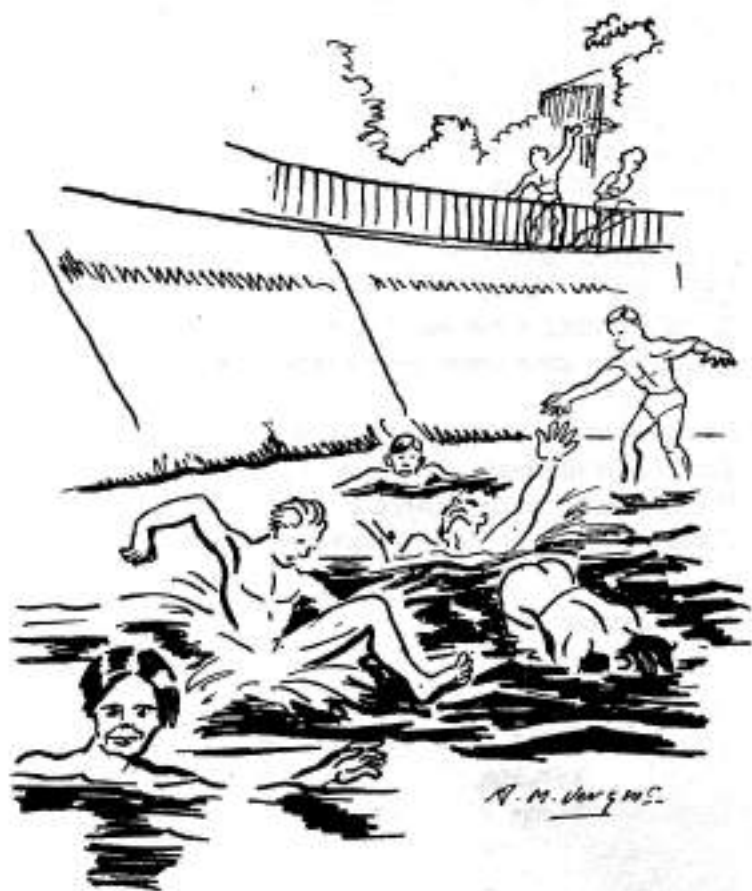


A.-M. Vergnes. —

LE DEROUILLAGE MATINAL

— Je me rouille vraiment ! me disait un ami.
 Je ne peux que très mal me baisser à demi !
 Ah ! comme il était beau le temps de ma jeunesse,
 J'étais souple et musclé, je n'avais pas de graisse ;
 Maintenant, je me sens empâté de partout,
 Du menton, de la nuque et du ventre surtout !...

— Cher ami, répliquai-je, ayez donc du courage ;
 Je connais le remède à ce qui vous enrage.
 Vous viendrez avec moi, demain de bon matin,
 Quand la rosée encor mouille tous les jardins.
 Vous verrez au Lycée, au réveil des oiseaux,
 Ce qu'on fait pour rester souple comme un roseau.
 Pour garder son entrain et toute sa jeunesse
 Et mettre en son esprit belle humeur et sagesse,
 Pour faire d'un malingre un solide gaillard
 Qui pourrait, torse nu, courir dans le brouillard !
 Qui chante sous l'averse et quand le ciel est bleu
 Et qui aime l'effort comme il aime le jeu !
 Vous verrez, en un mot, sous le sombre feuillage,
 Trotter tous les garçons pendant le dérouillage !



A L'EAU, A L'EAU !

*C'est juin; le soleil brûlant
Verse partout la nonchalance,
Et les sportifs ont le pas lent
De condamnés à la potence !*

*« Il fait trop chaud, allons à l'eau !
Chantent-ils tous sous les ombrages.
Ne restons pas sur le plateau;
A l'eau, à l'eau, c'est bien plus sage ! »*

*Nous y allons sans un détour,
Puisque la « boîte » a deux « baignoires »
Qui deviendront peut-être, un jour,
De beaux bassins couleur d'ivoire !*

*Les « non nageurs » vont en courant,
Les yeux rieurs et bonne mine,
Vers le bassin où prudemment
La hauteur d'eau est enfantine.*



TIR A BLANC !

*Le parc pendant la nuit s'est habillé de blanc.
C'est une chose rare, un grand événement !
De la neige à Bordeaux, de la neige en Gironde !
Que se passe-t-il donc sur la machine ronde ?*

*Les élèves joyeux arrivent en criant.
A la gym' cette fois, pas un récalcitrant !
C'est d'une même voix qu'ils dressent le programme :
Une bataille en règle est le sport qu'ils réclament !*

*Chaque camp a son chef... qui se dit général !
Les enfants vont au trot du simple au principal !
Des frileux ? Pas un seul ! Les troupiers font leurs boules
Et les plus acharnés dans la neige les roulent !...*

*Les arbres sont pour eux de fameux boucliers.
Comme ils sont déjà loin, les soucis d'écoliers !
Le signal est donné et les défis se lancent.
Comme des grenadiers, tous les enfants s'avancent...*



CAMPING

*De nouveau, j'ai quitté ma ville et tous ses bruits,
Son luxe étourdissant et l'éclat de ses nuits,
Pour l'ombre des sapins, où fleurit la bruyère,
Pour le chant des oiseaux, l'air pur et la lumière.*

*J'ai quitté ma maison pour aller près d'un bois
Et vivre simplement ainsi qu'un villageois;
Pour écouter le vent chanter dans les branches,
Ou le bruit cadencé des lourdes vagues blanches,*

*J'ai senti la grandeur de la simplicité,
En déployant mon toit, en plantant mes piquets.
Pour compagnes j'avais la savante hirondelle
Et des buissons voisins, les fleurettes nouvelles.*

*Aux riches boulevards; je préfère un chemin,
Où je vais, torse nu, en chantant le matin.
Mon âme a la clarté d'un rayon de lumière;
Qu'importe si mon toit est moins qu'une chaumière !...*

Août 1948.



LES GLANDS

*Les glands, pendant la nuit, à terre sont tombés.
Ils se mêlent mourants aux feuilles de l'automne
Qui dans tous les sentiers tristement s'abandonnent
A l'averse qui cingle les arbres courbés.*

*Un par un, sans un bruit, ils ont, comme à regret,
Quitté tardivement les branches des grands chênes.
Sur la mousse ternie ils font avec les faines
Une invite à l'hiver qui viendra comme un trait.*

*Les beaux chants ne sont plus dans le bois dépouillé,
Où décroît la lumière et grandit le silence,
Où règne l'écureuil qui hardiment s'élance
Et fait tomber au sol quelques glands oubliés.*

*Ainsi, sous les rayons affaiblis du couchant
On entend, par à-coups, comme ferait la grêle
Sur le sol détrempé où les feuilles s'emmêlent,
Le tintement, sans voix, de la chute des glands.*

Octobre 1948.



JEAN ET PAUL

*Jean et Paul habitaient dans le même village.
Paul était gourmand, mais Jean était très sage.
Il mangeait sans excès, d'alcool ne buvait point
Et savourait les fruits cueillis dans son jardin.
En toutes les saisons, il aimait la nature :
Les hauts sommets neigeux, les ruisseaux, la verdure.
Le doux chant des oiseaux égayait son humeur
Et souvent il rêvait assis parmi les fleurs.
Il avait le souci, en négligeant son âge,
— Quarante ans révolus, mais moins sur son visage —
De garder sa vigueur. Il exerçait son corps,
Comme on fait à vingt ans quand on veut être fort.
L'été on le voyait, par la fenêtre ouverte,
S'agiter, torse nu, devant les branches vertes.
Il élevait les bras et fléchissait le tronc
Et lançait ses genoux à hauteur de son front.
Ses enfants l'imitaient et les rires naissaient
Quand les fils et le père ensemble s'exerçaient.
Paul, vous le devinez, aisément se moquait.
— Les règles, disait-il, que vous vous appliquez
Donnent à votre vie un visage sévère.
Vous vous faites des plats dont la sauce est amère !*